Eero Medijainen, Olaf Mertelsmann, éds., *Everyday Life in Stalinist Estonia* | Olaf Mertelsmann and Kaarel Piirimäe, éds., *The Baltic Sea Region and the Cold War*

Juliette Denis

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7868>

DOI : 10.4000/monderusse.7868

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2012

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Juliette Denis, « Eero Medijainen, Olaf Mertelsmann, éds., *Everyday Life in Stalinist Estonia* | Olaf Mertelsmann and Kaarel Piirimäe, éds., *The Baltic Sea Region and the Cold War* », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 53/4 | 2012, mis en ligne le 02 décembre 2013, Consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7868> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.7868>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Eero Medijainen, Olaf Mertelsmann, éds., *Everyday Life in Stalinist Estonia* | Olaf Mertelsmann and Kaarel Piirimäe, éds., *The Baltic Sea Region and the Cold War*

Juliette Denis

RÉFÉRENCE

Eero MEDIJAINEN, Olaf MERTELSMANN, éds., **Everyday Life in Stalinist Estonia**. Frankfurt am Main-Berlin-Bern-Bruxelles-New York-Oxford-Wien : Peter Lang, 2012, 163 p. [Tartu Historical Studies, vol. 2]

Olaf MERTELSMANN and Kaarel PIIRIMÄE, éds., **The Baltic Sea Region and the Cold War**. Frankfurt am Main-Berlin-Bern-Bruxelles-New York-Oxford-Wien : Peter Lang, 2012, 291 p. [Tartu Historical Studies, vol. 3]

- 1 Les deux ouvrages, édités dans la même collection et au même moment, offrent une double approche de l'histoire contemporaine, intérieure et internationale, de l'« espace baltique ». L'étude des républiques baltes constitue le fil directeur des publications. La Scandinavie, le Danemark, les côtes polonaises et allemandes achèvent de dessiner les contours de ce bassin maritime nordique, traversé par des antagonismes politiques, géopolitiques, idéologiques.
- 2 Olaf Mertelsmann est le principal inspirateur des recueils. Le premier ouvrage compile ses propres articles sur la soviétisation de l'Estonie, de 1940 à 1956. Le second, qu'il a dirigé avec Kaarel Piirimäe, présente les formes prises par la guerre froide autour de la mer Baltique (poursuivant les débats initiés lors de la conférence internationale de

l'université de Tartu en novembre 2010). Un ouvrage centré sur la cellule estonienne et l'autre élargi sur l'espace baltique proposent deux échelles de compréhension de la « question balte ». À travers ces deux publications, Olaf Mertelsmann se positionne aussi bien comme spécialiste de l'Estonie soviétique que comme fédérateur des recherches sur la région balte.

- 3 Le recueil d'articles d'O. Mertelsmann, au titre ambitieux, aborde différents domaines de l'histoire politique, sociale et culturelle ; des objets du quotidien, des tendances économiques, des formes de l'opinion publique. La variété des thématiques répond à la diversité des sources mobilisées : archives soviétiques conservées en Estonie et à Moscou, entretiens, récits de vie, en estonien et en russe. L'article introductif est très instructif pour appréhender le concept de « soviétisation » (*sovetizacija*). Le terme a une histoire, initiée par l'apparition des « Soviets », prolongée par la construction de l'État soviétique, et perturbée par la crispation idéologique de la guerre froide. Durant la guerre civile, la soviétisation se référait aux yeux des dirigeants bolcheviks à l'extension de la révolution : territoriale d'abord, sociale et culturelle ensuite. Comme le note l'auteur, tout pouvait être soviétisé, même la musique d'une radio... (p. 10). Si le terme apparaît encore dans les années 1930 pour exposer (voire anticiper) l'expansion de l'URSS vers les pays voisins, il se fait plus discret à la fin des années 1940. La disparition du terme dans les sources soviétiques répond sans doute à l'usage de plus en plus fréquent, mais péjoratif, de l'expression à l'Ouest. À partir de 1945, dans les discours occidentaux, la « soviétisation » devient le synonyme d'impérialisme pour dénoncer la formation du Bloc de l'Est. À condition d'être définie et contextualisée, la notion de soviétisation reste néanmoins féconde pour évoquer les projets et les réalisations soviétiques dans les républiques baltes. O. Mertelsmann propose une « boîte à outils » sous forme d'hypothèses qui interrogent le poids des intentions soviétiques, et surtout l'existence d'un modèle unique d'imposition du régime dans de nouveaux territoires. Au final, O. Mertelsmann en vient à la conclusion, somme toute basique, que la soviétisation se définit au cas par cas et que le pragmatisme l'emportait souvent sur l'idéologie (p. 24).
- 4 Illustrant cette ligne directrice, les articles suivants, inégalement approfondis, portent sur l'application des modèles soviétiques en Estonie. Contrairement à beaucoup d'historiens, O. Mertelsmann n'hésite pas à s'insérer plutôt dans une problématique « soviétique » qu'exclusivement « estonienne » : une position réconfortante dans la multitude des publications baltes flirtant avec l'histoire officielle nationaliste. C'est le cas par exemple des articles « The standard of Living of Estonian Workers, 1938-1955 », « Living on a Stalinist Kolkhoz: Peasant Survival Strategies in Estonia », ou encore « The Private Sphere under Stalinism ». Chaque phénomène est appréhendé au prisme des spécificités pré-soviétiques de la république, qui se maintiennent dans les décennies suivantes et altèrent le modèle soviétique de développement. Par exemple, dans « Monshine in the 1940s: The Story of an Illegal Cottage Industry », l'auteur s'arrête sur la production du *samogon* en Estonie. D'après lui, dans les années 1940, les habitants des nouveaux territoires soviétiques produisent plus d'alcool maison qu'ailleurs en URSS, car les fermes privées n'ont pas été collectivisées. Les législations des différents pouvoirs souverains (soviétique, nazi, puis soviétique) cherchent à limiter la distillation illégale d'alcool. Ce sont dans les phénomènes marginaux, les pratiques quotidiennes que se dégagent les spécificités de la république la plus occidentale de l'Union. Ainsi, l'article intitulé « The Media Audience of Soviet Estonia in the Early Cold War » montre qu'en Estonie, presque chaque famille possède un poste de

radio depuis l'entre-deux-guerres (contrairement au reste de l'URSS). Tous ou presque captent les fréquences occidentales et scandinaves – une ouverture unique, mais inquiétante aux yeux des autorités, vers l'Ouest.

- 5 Comment les populations locales ont-elles appréhendé l'annexion et la reconquête soviétiques ? Comment se manifeste l'« occupation » soviétique, ou du moins le sentiment d'occupation ? Pour y répondre, l'auteur s'aventure dans une sorte d'histoire des mentalités. L'article « How the Russians Turned into the Image of the « National Enemy » of the Estonians » traite de l'identité estonienne. Alors qu'avant 1940 les Estoniens étaient anti-allemands, la première année de soviétisation a modifié l'image de l'ennemi, désormais incarnée par les Russes. L'occupation nazie n'inverse pas ce sentiment, au contraire elle le renforce même, et à partir de 1944 les « Russes » sont pour les Estoniens les nouveaux envahisseurs, dans la lignée des « barons allemands » (la minorité germano-balte d'Estonie). Une translation d'un ennemi national à un autre, en quelque sorte. Bien que l'article demeure un peu superficiel dans sa démonstration, il suggère implicitement un élément incontournable de l'étude des pays Baltes : l'histoire récente de l'Estonie (comme de ses voisins), s'appréhende à la lumière des pouvoirs qui ont régné sur le territoire.

- 6 Pour autant, peut-on plaquer les concepts issus de l'historiographie de l'occupation nazie en Europe au régime soviétique en Estonie ? O. Mertelsmann, lui, les emploie sans état d'âme. Par exemple, l'article intitulé « Resistance and Accommodation in Postwar Estonia » s'appuie sur des notions bien connues des spécialistes de l'occupation nazie. O. Mertelsmann y décline les formes de résistance « active » et « passive » – de la participation aux bandes clandestines antisoviétiques armées à l'écoute des radios occidentales captées en Estonie – et de l'accommodement (par exemple : l'acquisition de nouvelles terres données par le pouvoir, l'adhésion au parti, la participation à la chasse aux « bandits nationalistes »). En décrivant parallèlement les deux processus, O. Mertelsmann semble définitivement assimiler occupations nazie et soviétique. C'est d'autant plus dérangeant que les effets de l'occupation nazie en Estonie – et donc sur le mécanisme de soviétisation – sont totalement absents de l'ouvrage. On a presque l'impression que la présence allemande entre 1941 et 1944 n'a pas modifié le cours de la soviétisation. Le recueil pose certes des questions fondamentales sur l'Ouest soviétique, mais toujours en filigrane. On aurait souhaité que l'auteur aborde plus frontalement des grands dilemmes de l'histoire balte.

- 7 Ainsi, malgré le foisonnement des thématiques qui démontre l'étendue des connaissances de l'auteur, l'ouvrage comporte des défauts, autant sur la forme que sur le fond. On est frappé par l'aspect très répétitif des introductions des articles : quelle que soit la thématique abordée, la contextualisation est toujours la même (le pacte Ribbentrop-Molotov, les pactes d'assistance mutuelle, la « première et la deuxième soviétisations » de 1940-1941 et d'après 1944, l'accueil des Allemands en libérateurs par la population estonienne, la terreur soviétique, la déportation de 1941). La présentation des archives, l'analyse de phénomènes « exceptionnels » se retrouvent à l'identique article après article (par exemple, l'article sur les loisirs « Leisure in Stalin's Estonia » reprend des éléments déjà développés dans l'analyse de la radio ou de la « résistance passive »). La configuration éditoriale explique peut-être cette pénible impression de redite : chaque article a été reproduit tel quel, sans prologue, sans remaniement. Mais les répétitions posent également une question de fond : tout sujet peut-il être introduit par exactement le même schéma analytique ? Tout phénomène en Estonie, de la

résistance à l'écoute des ondes occidentales, de la collectivisation aux loisirs, s'explique-t-il par le même enchaînement de souverainetés étrangères et des tragédies humaines ? L'auteur aurait certainement gagné à écrire un long chapitre contextuel, rappelant les grandes ruptures de l'histoire estonienne, et à concentrer chacune des introductions sur la thématique précise de son article. Enfin, quelques conclusions sont décevantes, parce qu'inappropriées. Prenons comme exemple les dernières lignes de l'article sur les ouvriers estoniens : après avoir montré que le niveau de vie des ouvriers diminuait entre 1940 et la fin des années 1950, l'auteur proclame la supériorité du système libéral sur l'économie socialiste (p. 40). Or de nombreux facteurs – dont l'occupation nazie et les conséquences de la Grande Guerre patriotique en URSS – n'expliquent-ils pas aussi cet effondrement ? Et peut-on assimiler sans autre forme de procès l'économie du régime stalinien à une économie de type socialiste ? En d'autres termes, l'allégation discutable d'O. Mertelsmann, issue, de plus, de l'analyse incomplète d'une microscopique étude de cas, n'apporte rien à l'article et ne relève pas du travail de l'historien. L'intérêt global de l'ouvrage, qui dresse un tableau social vivant de l'Estonie soviétique et de ses habitants, est terni par la récurrence des imperfections.

- 8 Le second recueil d'articles, qui traite des problèmes internationaux, se distingue du premier par sa rigueur scientifique et éditoriale et sa cohérence d'ensemble. Le nord de l'Europe, des ports allemands à la Scandinavie, en passant par les républiques soviétiques baltes, appartient aux espaces délaissés par les études de la guerre froide. L'ouvrage recensé comble cette lacune. Les articles qui le composent varient les acteurs, les domaines et les échelles, interrogent les contacts et les transferts, relativisant ainsi l'imperméabilité du rideau de fer. Un bon tiers de l'ouvrage est consacré à la « question balte », un enjeu diplomatique entre les Soviétiques et les puissances anglo-saxonnes portant sur l'annexion de l'Estonie, de la Lettonie et de la Lituanie. La question balte émerge en 1940 et s'aggrave pendant la guerre froide. Trois imposants articles abordent chacune des phases décisives de la cristallisation de la question : la signature du pacte Ribbentrop-Molotov et l'annexion, la Seconde Guerre mondiale, et les prémisses de la guerre froide. Kari Alenius propose une hypothèse intéressante exposée dès l'intitulé de son article « A Baltic Prelude to the Cold War: The United States and the Soviet Annexation of the Baltic States, 1939-1941 ». Dès la signature du pacte, et surtout après les annexions soviétiques, le climat entre les États-Unis et l'URSS se détériore. Certes, reconnaît l'auteur, la question balte n'a pas l'envergure d'autres grands enjeux internationaux du fait de la faible dimension, et du faible poids international, des trois petits pays. Leur sort ne dépend que de considérations géopolitiques plus générales. Les États-Unis perçoivent l'extension soviétique dans les pays Baltes en 1939-1941 au prisme des graves bouleversements en train de se jouer en Europe ou ailleurs. Mais le dilemme demeure : les États-Unis doivent-ils condamner les annexions comme ils ont dénoncé les agressions allemandes ou japonaises ? Et que doivent devenir les possessions baltes aux États-Unis ? La diplomatie américaine fait le choix du compromis, aussi bien dans les faits que dans les déclarations : pas de reconnaissance de l'annexion, mais pas de dénonciation explicite. On voit dans ces décisions la matrice des futurs enjeux, mais il faut reconnaître que les Américains aussi bien que les Soviétiques restent profondément courtois et espèrent

sans doute une résolution pacifique de la question. La gravité de la situation européenne explique aussi que le sort des pays Baltes passe au second plan.

- 9 L'article d'Eero Madijainen, « On the Razor's Edge: The US Foreign Policy and the Baltic Issue in 1940-45 », complète le texte précédent. Comment les grandes conférences internationales qui jalonnent la guerre ont-elles abordé l'avenir de la Lettonie, de la Lituanie et de l'Estonie ? La conférence de Téhéran signe-t-elle la « trahison occidentale » envers les pays Baltes ? À Téhéran, Roosevelt espère influencer Stalin en privé, sur le sort des républiques baltes après la guerre mais la rencontre des deux hommes aboutit à un malentendu. Stalin entend que Roosevelt ne s'oppose à l'annexion définitive. Partant d'une description détaillée de l'entrevue, l'auteur remonte en amont et poursuit l'analyse en aval. Cette structure efficace autorise une fine analyse des acteurs, notamment « le cercle de Riga » : des diplomates qui ont fait leurs premières armes à Riga pendant et après la guerre civile russe. Profondément anticomunistes, ils influencent la politique américaine à la fin de la présidence de Roosevelt et surtout sous Truman, optant pour plus de fermeté envers la dénonciation de l'annexion. L'article compare en outre la « question balte » et la « question polonaise » : elles se déconnectent progressivement l'une de l'autre, la seconde enfle et acquiert une acuité que la première n'aura jamais. Un article profondément riche en informations et en interprétations originales.
- 10 Enfin, l'article de Kaarel Piirimäe, « A Really Dead Issue: The Baltic Question in the European « Non-Settlement » at the Start of the Cold War » clôt l'analyse diplomatique. En terme de droit international, la question balte demeure indéterminée – dans un cadre plus général de « non résolution » des questions européennes au lendemain de la guerre. À Yalta, aucune décision n'est prise sur les républiques baltes. Devant le fait accompli, les Anglo-Saxons ne modifieront presque plus leur position, que l'on peut résumer ainsi : non reconnaissance *de jure*, reconnaissance *de facto*. Mais dans quelques domaines, Américains et Britanniques maintiendront leur fermeté vis-à-vis des Soviétiques : les personnes déplacées, les bateaux baltes amarrés sur leurs territoires et les ambassades bénéficient de leur défense et leur protection.
- 11 Un dernier article général (« Intelligence Clash in the Baltic Sea during the Cold War ») dessine la géopolitique du pourtour de la mer Baltique, élargissant le regard à l'Ouest et au Nord. Sigurd Hess rappelle ici la situation des différents pays : la Finlande est neutre mais maintient de bonnes relations avec les Soviétiques, la Suède se dit neutre mais noue des contacts avec la CIA, le MI6 et l'Organisation Gehlen, le Danemark adopte aussi une position d'équilibriste – entre relations cordiales avec l'URSS mais renseignements délivrés à son principal allié, la Grande-Bretagne ; sur la petite bande côtière d'Allemagne de l'Ouest, les services occidentaux contrôlent et observent la navigation ; en RDA et en Pologne, les forces de sécurité d'État organisent une police maritime. L'espace maritime constitue une zone idéale pour le développement de l'espionnage, dont l'auteur rappelle quelques affaires méconnues ou scandaleuses (les clashes entre les deux Allemagnes, les incidents entre sous-marins). L'espionnage soviétique paraît plus efficace, et pour cause : « Eastern spies could very easily operate in the free Western side, Western spies suffered under the restrictions imposed by the communist police state » (p. 235).
- 12 Les études de cas s'insèrent fort bien dans le cadre général esquissé par ces quatre textes. Des articles s'intéressent de près aux expressions politiques des populations baltes, émigrées ou soviétiques. C'est le cas, par exemple, de Vahur Made (« To be Anti-

Communist or Anti-Soviet? The People's Republic of China as a Dilemma for the Estonian Exiled Diplomats during the Cold War Period») ou de Martins Kaprans (« Normalising the Cold War habitus: How Latvian Autobiographers Cope with their Soviet-Time Experience »). L'article de Pauli Heikkilä, « Baltic Council of the European Movement (1948-1950): Regional Exception in Early European Unification » montre les difficultés que les ressortissants des trois pays Baltes éprouvent à réaliser et à matérialiser leur collaboration, notamment parce que les exilés estoniens résident en Suède, alors que les exilés lettons et lituaniens sont dispersés en Europe de l'Ouest dans les camps de personnes déplacées. On apprend plus précisément les conditions d'exil des Estoniens dans l'article de Lars Fredrik Stöcker: « Bridging the Baltic Sea in the Cold War Era: The Political Struggle of Estonian Émigrés in Sweden as a Case Study ». Plusieurs vagues d'exil ont conduit les Estoniens en Suède: en juin 1940, au moment de l'annexion; à partir de 1943 pour fuir la mobilisation forcée dans l'armée allemande; et en 1944, à la veille de la reconquête soviétique. La Suède, d'abord accueillante, contribue même à faire échapper des Estoniens (notamment des intellectuels), à des fins de renseignements. Elle ne décourage par les initiatives estoniennes sur place, qui mobilisent l'opinion publique suédoise contre l'annexion de l'Estonie. Dans les années 1940 et 1950, la situation stratégique de la Suède lui confère une position délicate. Sa localisation géographique est optimale pour recueillir des informations sur l'URSS au profit des Occidentaux, mais le gouvernement préfère conserver de bonnes relations avec son puissant et menaçant voisin. Conséquences pour les Estoniens réfugiés: l'État les incite à une plus grande mesure. Dans les années 1960, la reprise des liaisons par ferry entre la Suède et l'Estonie, les visites réciproques contribuent à l'ouverture relative de l'espace Baltique. De l'autre côté de la mer, en Estonie même, la guerre froide se manifeste aussi par des conséquences concrètes. Olaf Mertelsmann, dans « The Social Costs of the Early Cold War: an Example from a Soviet Republic », rend bien compte des effets de la guerre froide dans les domaines économique, territorial, militaire dans la république. Les articles se répondent intelligemment, les échos de la guerre froide raisonnent d'une côte à l'autre de la mer Baltique.

- 13 La Finlande occupe également une place non négligeable dans le recueil. Après la guerre, alors que son indépendance n'est plus menacée par l'invasion soviétique, elle acquiert une position de corridor Est-Ouest, du moins du point de vue de l'URSS. Comme le montre Vahur Made dans « Finland and the Baltic Question during the Cold War: a Non-Declaration policy », les émigrés baltes sont déçus par la politique internationale de la Finlande, qu'ils jugent trop prosoviétique. Mais la Finlande ignore les protestations. À partir des années 1960, et surtout dans les années 1970, la Finlande noue des relations économiques frontalières avec l'URSS. Virpi Kaisto, dans « An Actor's perspective to the Cold War Finnish-Soviet Trade », retrace la saga industrielle finno-soviétique, incarnée par le contrat de 1972 « Finn-Stroi Ltd », le plus gros contrat de la coopération entre les deux pays. Très orienté sur l'histoire des technologies, l'article s'inspire également d'histoire politique et de sociologie professionnelle pour aborder une question passionnante: comment la jeune équipe de management surmonte-t-elle les différends socio-politiques et culturels entre l'URSS et la Finlande, et concourt-elle à modifier le profil de la région transfrontalière. L'auteur s'arrête sur toutes les conditions matérielles et administratives contribuant à l'ouverture de la région: la construction des routes et des infrastructures, la modification du système de visas, les relations entre les équipes finlandaises et soviétiques. Une étude de cas très riche qui sera certainement complétée par l'étude des sources soviétiques.

- 14 Quelques articles, en marge de la problématique générale de l'ouvrage, offrent néanmoins un point de vue novateur sur des pays, des villes, des sources méconnues, et complètent le panorama géopolitique de l'espace baltique. Kim Frederichsen propose une analyse intitulée, « Soviet Cultural Diplomacy in Denmark during the Cold War: The case of the Society for Cooperation between Denmark and the Soviet Union ». Parmi environ cent sociétés d'amitié avec des pays étrangers en 1986, la plus ancienne et la plus active est la Société pour la Coopération entre le Danemark et l'URSS. Peu développée à sa fondation en 1924, elle devient une organisation de masse après 1927. La plupart de ses membres appartiennent au PC danois. Interdite pendant l'occupation allemande, elle est refondée après la guerre et acquiert son nom définitif en 1952. À l'image des autres articles, cette étude nuance la fermeture radicale de l'espace maritime entre Est et Ouest, Nord et Sud durant la guerre froide. Bien que la confrontation demeure (comme le montre James G. Connel Jr., dans « Culture of the Cold War as Reflected in the American Reconnaissance Flights Lost over or near the Soviet Union following the End of World War II »), la mer Baltique constitue une zone de contacts et d'échanges autant que de tensions.
- 15 Enfin, l'histoire de Stettin, retracée par Pierre-Frédéric Weber dans « The Szczecin Lagoon in the Cold War : Germans, Poles, Czechoslovakians and the Soviets », constitue un cas un peu à part. La ville devient célèbre en mars 1946 lorsque Churchill, dans le discours de Fulton, en fait une position frontalière déterminante le long du rideau de fer (en réalité, à partir de 1949, le rideau de fer passe plus à l'Ouest, à travers le territoire allemand). Elle devient polonaise à partir de 1945. La situation du lagon de Stettin dépend étroitement des conséquences de la Seconde Guerre mondiale, de son règlement, et des enjeux frontaliers de l'Europe de guerre froide. La ville est vidée de ses habitants par la guerre et par l'expulsion des populations germanophones, puis repeuplée avec de nouveaux arrivants, les Polonais des territoires de l'Est. Située sur la rive gauche de l'Oder, le fleuve joue un rôle important dans l'histoire de la ville. Doit-il séparer des populations violemment opposées ? Assurer les flux européens ? Incarner une frontière fragile et inquiétante entre l'Allemagne (même socialiste) et la Pologne ? Stettin symbolise le syndrome de l'incertitude de guerre froide.
- 16 Dans l'ensemble, les deux ouvrages donnent un éclairage riche sur l'Ouest soviétique : les républiques occidentales et les voisins scandinaves de l'URSS ; les problèmes diplomatiques et la politique intérieure.